

durant ce siècle d'agitations, il s'y développa une population de colons honnêtes, industriels et braves; religieux surtout, et chez lesquels la foi était si profondément enracinée qu'elle a résisté au manque prolongé de secours religieux, ainsi qu'à toutes les persécutions de l'Angleterre. En même temps, sous l'influence des Jésuites, les nations sauvages de l'Acadie et des côtes environnantes, les Abenakis et les Mic-Macs embrassèrent le christianisme et devenaient les plus fidèles alliés de la France. Supérieurs en intelligence à la plupart des peuples aborigènes de l'Amérique, les Abenakis arrivèrent promptement à un degré suffisant de civilisation, et ils ont fait payer cher aux Anglais, dans cent combats, le mal que ces derniers avaient fait à leurs missionnaires et à leurs amis les Français. On connaît les martyres du P. Rasle, fusillé en 1724, par les miliciens protestants de Boston.

La souveraineté incontestée de l'Angleterre devait porter à leur comble les malheurs des Acadiens. Ces braves gens demandaient à rester neutres dans les guerres contre le Canada, ainsi que les traités leur en donnaient le droit; mais cette neutralité ne convenait pas à leurs nouveaux maîtres, qui les accablèrent de vexations et d'avanies, sans arriver à les enrôler contre les Français. Enfin, en 1755, le gouvernement de Georges II décréta l'exil de la population tout entière, dont le seul crime était d'être catholique et de regretter la domination française. On chercherait en vain dans l'histoire un autre exemple si odieux de perfidie et de rigueur, on ne trouverait que la conduite de Charles III d'Espagne envers les Jésuites. Sept mille malheureux (d'autres auteurs disent quinze mille) furent enlevés de leurs demeures, chargés sur des vaisseaux, qui allèrent les semer sur le rivage, depuis Boston jusqu'à la Caroline, sans pain, sans protection, les abandonnant à la charité du pays protestant où ils pouvaient se trouver. Après bien des vicissitudes, un certain nombre d'Acadiens se réunirent en Louisiane, et leurs descendants forment aujourd'hui la majorité de la population catholique du diocèse de Natchitoches. Bien des milliers de leurs compatriotes, moins heureux, travaillèrent en vain, pendant longues années, à se rassembler en familles et en villages sur la terre d'exil. On cite l'exemple du vieux notaire René Leblanc, qui mourut de chagrin et de misère à Philadelphie, en cherchant sans succès ses vingt enfants et ses cent cinquante petits-enfants, dispersés dans les colonies anglaises. Il ne put jamais retrouver la trace que de cinq de ses fils.

Cependant, lorsque la guerre eut cessé dans le Nord par la chute du Canada, les temps devinrent moins mauvais pour les Acadiens, dont la fidélité ne portait plus ombrage. Beaucoup d'entre eux tournèrent donc leurs regards vers leur pays natal, et ils y revinrent demander un tombeau pour eux-mêmes et une patrie pour leurs enfants. Leurs terres, leurs maisons et leurs troupeaux, confisqués par la Couronne, avaient été concédés à des colons protestants. Les Acadiens

durent commencer de nouveaux défrichements dans les parties les plus ingrates de la Péninsule, s'y bâtir des demeures et s'y retrouver comme étrangers et pauvres, dans le pays qu'ils avaient fertilisé de leurs sueurs. Aujourd'hui, les descendants de ces proscrits composent exclusivement douze paroisses dans la Nouvelle-Ecosse. Nous les retrouverons encore dans le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Edouard, où ils sont aussi demeurés fidèles à la foi comme à la langue de leurs pères. Les Irlandais, que l'on rencontre partout hors d'Irlande, composent un autre élément de la population catholique de cette presque île. On y trouve aussi des montagnards écossais, qui ont conservé la foi de Marie-Stuart; et enfin les sauvages ont encore de nombreuses chrétientés dans le pays qui les vit autrefois libres et puissants.

La Nouvelle-Ecosse avait eu des Récollets pour curés du temps des Français. Après la conquête du Canada, les évêques de Québec eurent la plus grande peine à recruter leur clergé, par suite des prohibitions du gouvernement anglais, et les missions aussi lointaines que l'Acadie durent beaucoup souffrir de manque de secours religieux. Halifax, qui est aujourd'hui la métropole d'une province ecclésiastique, cette ville vit construire sa première église en 1767, par l'abbé Maillard, prêtre des Missions-Etrangères. La même année, l'Evêque de Québec ordonnait un prêtre écossais, le Rév. Alexandre MacDonnell, pour aller prêcher en langue gallique aux Ecossais du nord de la Péninsule. Ce saint missionnaire a vécu quarante-trois ans à Antigonish, exerçant son ministère avec un zèle admirable sur toute la côte, ainsi que dans les îles voisines. A la fin du siècle dernier les Acadiens du sud de la Nouvelle-Ecosse reçurent l'apostolat d'un émigré français; car la grande révolution, en dispersant nos prêtres, rendit un immense service à l'Eglise d'Amérique. L'abbé Sigogne, du diocèse de Tours, se fixa à la baie Sainte-Marie, et pendant la durée de son fructueux ministère, il ne bâtit pas moins de trois églises dans les villages qui formaient sa mission.—En 1803, l'abbé Edmond Burke, archiprêtre de Québec, fut envoyé à Halifax comme vicaire-général. Il y bâtit un collège catholique; mais le gouvernement en défendit l'ouverture pendant de longues années. En 1819, le Saint-Siège éleva Mgr. Burke à la dignité de vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse et de l'île du cap Breton, et en 1842 le diocèse de Halifax fut érigé. Enfin, il y a quelques années, Halifax a été élevé par le Souverain-Pontife au rang de métropole.

La province ecclésiastique de Halifax comprend les diocèses de Halifax, d'Arichat, de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), de Charlottetown, de Saint-Jean (Terre-Neuve) et de Havre-de-Grâce. Le présent archevêque est Mgr. Thomas Connelly, précédemment Evêque du Nouveau-Brunswick, et qui a été appelé, au commencement de cette année, à succéder à Mgr. Walsh, dont l'Acadie pleure encore la mort. Pendant